

CARLOS SALEM

Je reste
roi d'Espagne

roman traduit de l'espagnol
par Danielle Schramm

ACTES SUD

A mes enfants África et Nabuel.

*A Claude Mesplède, parce qu'il est lui aussi
un fou de rancheras.*

*A la petite chatte Mia qui m'a rappelé com-
bien je me sens des affinités avec les créa-
tures de son espèce.*

Et à sa mascotte Marta.

I

*Yo sé bien que estoy afuera
pero el día que yo me muera
sé que tendrás que llorar.
Llorar y llorar.
Llorar y llorar.
Dirás que no me quisiste
pero vas a estar muy triste
y así te vas a quedar.*

JOSÉ ALFREDO JIMÉNEZ, *El Rey.*

*Je sais bien que je suis loin,
Mais le jour où je mourrai
Je sais que tu devras pleurer
Pleurer et pleurer
Pleurer et pleurer.
Tu diras que tu ne m'as pas aimé
Mais tu seras très triste
Et triste tu demeureras.*

JOSÉ ALFREDO JIMÉNEZ, *Le Roi.*

LE FOOTBALL NE M'A JAMAIS INTÉRESSÉ

Le type de la photo a la tête de celui qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie. Je jette le courrier sur mon bureau et je me déteste le temps d'une demi-cigarette. Il y a deux ans que j'ai quitté le métier et je continue à penser comme un flic. Je continue à calibrer les gens sur leur apparence. Je continue à juger les autres pour éviter de me juger moi-même.

Depuis la grande tempête, dans mon dos, le soleil indécis de décembre essaie d'éclairer le bureau. Dans quelques minutes, quand il se déclarera vaincu, l'éclairage automatique s'allumera graduellement. Je ne m'habitue pas à tout ça. "Un bureau intelligent, Txema", m'avait dit Legrand, mon associé, quand il m'eut convaincu. Tout ce luxe de lampes halogènes, de tapis de première qualité et de tableaux indéchiffrables d'artistes prometteurs me met mal à l'aise. "Claudia aurait aimé", remarqua Legrand. Il avait raison : Claudia aurait aimé.

Et moi j'aimais Claudia. Quand Claudia était vivante.

Mais je ne veux pas penser à Claudia quand il ne manque qu'un peu plus d'une heure pour mon rendez-vous érotique avec Olivia. Je résoudrai le cas du type avec une tête à n'avoir jamais marqué un but de toute sa vie et puis j'irai chercher entre les cuisses d'Olivia quelque chose que j'ai perdu il y a longtemps entre d'autres cuisses.

Mais avant je dois aller rendre une petite visite à une amie.

J'augmente l'intensité de l'éclairage à l'aide de la télécommande, j'ouvre le tiroir de mon bureau et j'en sors un minuscule Tupperware. J'enlève le couvercle et je me dirige vers l'autre côté de la pièce. Près du coin je laisse tomber de toutes petites miettes de pain trempé dans de l'eau et du miel. Et j'attends.

Elle apparaît. Elle est petite et noire. Elle est sortie de la jonction presque invisible des plinthes de bois précieux. Elle avance avec détermination jusqu'à mon offrande, puis après plusieurs essais, elle la charge sur son dos. Elle entreprend la traversée du bureau vers un autre coin. Je n'ai jamais compris pourquoi elle ne rentrait pas par le même endroit au lieu de parcourir une distance qui doit lui paraître énorme. Mais qui sait ce que pense une fourmi ? Elle est arrivée alors qu'il y avait des mois que je semais des miettes dans les coins de la pièce et elle m'aide à supporter cette décoration d'avant-garde, cette vie installée et aseptisée. Je jurerais que c'est la même fourmi. Toujours la même. Les experts diraient que ce n'est pas possible. Mais qu'en savent-ils, les experts ?

Je retourne à mon bureau. Sur la photo du dossier envoyé par Garrod Internationale, le type a toujours la tête de celui qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie. Il a l'air rabougri, comme s'il savait ce qui allait lui tomber dessus. Il s'appelle comme moi, José Maria. Et dans nos noms de famille seule l'inversion d'une syllabe empêche que nous soyons complètement homonymes.

José Maria Aguirre.

Il a mon âge, nous partageons le même signe du zodiaque et une vague ressemblance physique. Mais il a la tête du type qui n'a jamais marqué un but de toute sa vie et moi... Moi, le foot ne m'a jamais intéressé. Il

est marié depuis vingt ans, a un fils de dix ans, il habite à Vallecas et a mis du temps à mener ses études à terme, quoique avec de bonnes mentions. Il a participé à quantité de séminaires et des stages de réactualisation lui ont permis d'entrer à Garrod Internationale et de jouir de ses horaires tyranniques. Je regarde sur Internet les autres dossiers de l'entreprise. Comme je m'en doutais, Aguirre est bien plus qualifié que ses chefs pour le négoce d'import-export, mais il a été relégué au poste de sous-directeur des Fournitures Internes. Traduction : il est chargé de fournir les succursales en stylos-billes, rames de papier, encre pour imprimantes et tout article de bureau.

Ils l'ont eu, oui. Mais ça ne me fait pas pitié. Personne ne l'a obligé à voler.

Et notre contrat avec Garrod stipule qu'ils nous verseront une somme mensuelle presque scandaleuse pour figurer comme entreprise collaboratrice, plus une rallonge démesurée pour chaque cas que nous traiterons. Aguirre est le premier.

— Tu n'as pas de chance, camarade, dis-je en murmurant. Et je continue à lire.

Un chefaillon quelconque a détecté un trou de 0,3 % dans les dépenses courantes. Du matériel remplacé avant la date prévue, des choses de ce genre. Il se trouve que la femme d'Aguirre a une petite papeterie à Vallecas, probablement asphyxiée par la proximité des grands centres commerciaux. Une de ces papeteries de quartier dans lesquelles les clients invitent le commerçant à la communion de leurs enfants et paient leurs achats à crédit. Il reste encore des papeteries de ce genre. Pas beaucoup, mais il en reste.

Je calcule qu'il doit bénéficier d'un supplément mensuel de cent ou cent cinquante euros en vendant à ses voisins ce qu'il ramène de l'entreprise. Juste ce qu'il faut pour payer la note d'électricité du local ou

les cours d'anglais du petit, "parce que de nos jours si tu n'apprends pas tout jeune, tu n'arriveras à rien, sans quoi, regarde papa".

Cent cinquante euros par mois. La minute qu'il aura fallu à Arregui Investigations pour le démasquer et en faire un exemple coûtera à l'entreprise plus de trois ans de fauche de mon homonyme. Lui le paiera encore plus cher. Beaucoup plus. Le monde est plein d'imbéciles prêts à se pourrir la vie pour cent cinquante euros.

Mon amie la fourmi n'a parcouru qu'un mètre de moquette. Je cherche un numéro dans mon agenda et je parle à Blanes, peut-être le seul client de l'agence avec lequel je peux traiter sans avoir l'impression de caresser un serpent. La plupart de nos autres clients sont du type Garrod, des entreprises voraces que n'intéressent que mes supposés *contacts et relations*. Foutus contacts. Foutues relations. Foutue médaille que je n'ai jamais demandée.

Je raccroche après avoir promis à Blanes que j'irai bientôt dîner chez lui. Il a une famille charmante qui me traite comme si j'en faisais partie. Mais je n'en fais pas partie. Et les familles me dépriment. Surtout les familles heureuses.

Je trouve le numéro du portable sur le dossier. Il doit être en ce moment dans un bar, se composant un sourire acceptable pour rentrer à la maison. Il décroche après trois sonneries. Un type rapide, José Maria Aguirre. Ou un type inquiet :

— Oui.

— Prenez un papier et un crayon. Vite.

— Comment ? Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un qui pourrait être vous, à une syllabe près. Par hasard ce n'est pas le cas. Et je ne sais pas lequel de nous est le plus chanceux.

— C'est une blague ?

— Non, Aguirre, ce n'est pas une blague. Et si vous ne faites pas ce que je vous demande, vous allez le regretter très vite. Papier et crayon. Vite. Et discrètement.

Je me déteste quand je prends ce ton de flic, mais on ne peut pas nier que c'est efficace.

— Voilà. Mais je ne comprends pas...

— Vous comprendrez. Notez.

Je lui dicte une adresse. Je lui fais répéter à haute voix.

— Parfait. Maintenant vous allez finir votre verre, fumer une petite cigarette et...

— J'ai arrêté de fumer depuis un an, s'excuse-t-il.

— Tant mieux. En prison le tabac se vend à prix d'or...

— Pr-prison ?

— Oui. Là où vous allez finir si vous ne faites pas ce que je vous dis. Dans dix minutes, vous sortez du bistrot avec une excuse quelconque et vous allez à la papeterie. Vous embrassez votre femme. Puis vous fermez la boutique, vous baissez le rideau métallique, vous vous procurez trois grands sacs-poubelles et vous mettez dedans tout le matériel piqué à l'entreprise...

— Mais qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'ils ont découvert vos petits trafics, Aguirre. Et sachez que Garrod ne va pas se contenter de vous foutre à la porte. Si vous laissez la moindre preuve, vous vous retrouverez en taule ou marqué à vie. Mettez les sacs dans le coffre de votre voiture, rentrez chez vous et ramassez tout ce qu'il peut y avoir, jusqu'au moindre trombone. Ne donnez aucune explication et ne vous montrez pas nerveux. Faites pareil avec ce que vous avez pu offrir à vos neveux ou à vos amis et même à votre petite belle-sœur, la plus jeune, qui est si mignonne...

— Comment vous savez pour ma belle-sœur ?

— N'importe quel Espagnol marié a droit à une belle-sœur si mignonne à convoiter à distance, surtout en été. C'est dans la Constitution. Ou ça devrait l'être. Mais ne me distrayez pas, Aguirre. Quand vous aurez tout ramassé, vous sortirez faire un tour en voiture à l'autre bout de Madrid et vous jetez les sacs au fur et à mesure dans différents conteneurs. Avec naturel.

— Et après ?

— Demain vous allez au travail et ne soyez pas affolé, même si on vous interroge. Ne faites pas non plus l'offensé : personne ne se plaint plus qu'un coupable. On est mercredi aujourd'hui, n'est-ce pas ? Vendredi, dites que vous êtes malade et présentez-vous à l'adresse que je vous ai dictée. A onze heures. Demandez Monsieur Blanes. Il vous donnera du travail. C'est le chef d'une d'entreprise moyenne d'import-export. Quelqu'un qui ne vous emmerdera pas.

— Je... merci. Si je peux faire quelque chose pour vous...

— Oui. Travailler là-bas, faire ce que vous savez faire et cesser de piquer des conneries. S'il manque un seul stylo-bille à cet homme, je vous mets au cul toute la production nationale de Bic. Quelle couleur d'encre vous préférez, bleue ou noire ?

Il ébauche une protestation, s'arrête. Il n'essaie pas non plus de me raconter sa vie.

— Vous pouvez me faire confiance. Si un jour je peux vous rendre ce que je vous dois...

— Vous pouvez m'enlever un doute. Quand vous étiez jeune, avez-vous joué au foot ?

Sa voix retrouve du brio et perd des années grises à répéter "Oui monsieur".

— Et comment ! Ça, ça me connaît ! Oui, j'ai joué en deuxième division, au Rayo. On disait que j'avais de l'avenir et les découvreurs de talents de Madrid ne

loupait aucun de mes matchs. Je possède même un ballon avec la signature de Butragueño...

— Est-ce que vous avez marqué beaucoup de buts ?

— Des buts ? Vous ne vous souvenez pas ? J'étais gardien... Mais je faisais partie des bons. Et puis j'ai été sérieusement blessé à la jambe et j'ai dû abandonner au moment où j'allais signer en première division. Comme Júlio Iglesias.

— Au moins, vous ne vous êtes pas mis à chanter, lui dis-je et je raccroche.

La fourmi a dépassé les trente centimètres de son colossal parcours. Je la vois avancer, petite, décidée et vive, et je pense à lui donner un nom. Mais j'ai assez joué au démiurge pour aujourd'hui. Je l'observe traverser le bureau avec la lenteur des minutes qui me manquent pour rejoindre Olivia.

C'est à ce moment que la porte s'ouvre et qu'entre le type bien fringué.

Trop bien fringué.

Il me regarde avec un air de défi et déclare :

— Je sais tout sur vous.